

Propriétés d'une rose

Pierre Vadeboncoeur

Volume 26, numéro 1 (151), février 1984

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/30723ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Vadeboncoeur, P. (1984). Propriétés d'une rose. *Liberté*, 26(1), 79–80.

PIERRE VADEBONCŒUR

PROPRIÉTÉS D'UNE ROSE

Les eaux bleues ou vertes relevées de mauve, dans la rose du Portail du cloître, à Notre-Dame de Paris, sont si vastes qu'elles présentent ou figurent non pas seulement une étendue donnée mais l'espace comme par un effet de totalité ronde. Il en résulte ceci: cette surface translucide ne s'offre pas à l'œil comme un tableau même immense posé devant le regard à une certaine distance d'objet, mais elle fait bien davantage, elle englobe tout, y compris le spectateur, dans une sphère, c'est-à-dire qu'elle crée une troisième dimension dans laquelle il se perd. D'ailleurs, cette rose, surmontant une claire-voie qui forme avec elle un espace ajouré de quelque dix-huit mètres de hauteur, occupe ainsi tout le regard et alors il arrive ceci: ces dimensions déjà énormes cessent d'être circonscrites par leurs limites mêmes et c'est dans un univers, non pas dans un cadre, qu'on pénètre par la magie de ces verrières. On passe un peu dans un autre monde. On peut douter que l'architecture et un autre art ainsi conjugués aient

jamais produit un envoûtement comparable. La différence, c'est que dans la pratique visuelle ordinaire, en architecture, il y a soi-même et aussi, très distincte par rapport à soi, la chose regardée, tandis que dans le cas dont je parle, cette objectivité distante devient douteuse.

Mais ce qui est encore plus frappant dans cette rose, c'est une propriété que l'art habituellement n'a pas quand il se manifeste dans les grandes dimensions. En effet, le caractère presque inévitable d'une écriture architecturale spatialement ambitieuse, c'est de soutenir l'ambition de son geste et de pousser précisément dans le sens d'un dessein excessif (quitte, si l'artiste ne perd pas le sens des proportions, à contenir les choses un peu en deçà de l'excès). Or, pour ce qui est de la rose en question, j'ai eu la surprise de découvrir en elle la profonde contradiction suivante. Loin de parler très haut et très fort comme ses dimensions l'annonceraient et de confirmer en quelque sorte l'éloquence de son audace, elle fait exactement le contraire: elle réduit tout au langage le plus doux. Il n'y a pas trace ici d'orgueil, ni d'une autonomie vainement personnelle de l'acte de l'artiste faisant dans la grandeur.

Comment un dessin rivalisant visiblement avec l'orbe et comment une lumière évoquant tant de lumière peuvent-ils rentrer en toute gloire dans la parfaite humilité, c'est ce qui fait là un paradoxe absolument saisissant. Est-il le propre du Moyen Age? En tout cas, il y a là, dans cet art ayant parié sur la splendeur, un secret non pas contraire à cette dernière mais parfaitement indépendant d'elle.